On sait que Georges Cuvier fut le premier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences après l'organisation de l'Institut. Il s'exprime en ces termes sur l'utilité du panegyrique, dans l'avertissement qui précède la première édition de ses *Éloges* : « Les petites biographies écrites avec beaucoup de vérité, auxquelles on a donné le nom d'éloges historiques ne sont pas seulement des témoignages d'affection que les corporations savantes croient devoir aux membres que la mort leur enlève, elles offrent aussi à la jeunesse des exemples et des avertissements utiles, et à l'histoire littéraire des documents précieux. Parmi cette foule de travaux journaliers qui contribuent journellement à étendre les connaissances humaines, il en échapperait beaucoup à la mémoire et à la reconnaissance de la postérité, si des mains amies ne s'empressaient de les consigner par écrit. Rien n'est d'ailleurs plus propre à multiplier ces travaux que les marques publiques d'estime qu'ils reçoivent. Combien de jeunes esprits nos solennités littéraires n'ont-elles pas enflammés et jetés dans une carrière noble sans doute, mais pénible et périlleuse; car, il faut l'avouer, il n'est que trop facile de s'y égarer ! Mais c'est précisément une autre utilité de ce genre d'écrits, et peut-être la principale, que de marquer les fausses routes ou tant d'hommes supérieurs n'ont pas laissé de s'engager, séduits par leur imagination ou par le désir de recueillir trop promptement les suffrages de la multitude.

» La vie des savants nous enseigne à chaque page que les grandes vérités n'ont été découvertes et établies que par des études prolongées, solitaires, dirigées constamment sur un objet spécial, guidées sans cesse par une logique méfiante et sévère. Partout on y voit manquer le but, et l'homme qui dissipe les forces de son esprit en les appliquant à des objets trop variés, et à celui qui, abandonnant l'expérience et le calcul, s'embarrasse lui-même dans ses paroles et dans ses raisonnements, et à celui qui, trop pressé de jouir, ne donne pas à son sujet le temps et l'attention qu'ils exigent. »

Cet avertissement est suivi de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, lues dans la première séance annuelle des quatre Académies, le 24 avril 1810.

Voici maintenant la liste des éloges prononcés par Georges Cuvier : Daubenton, Lemonnier, Libéritier, Gilbert, Darcet, Priestley, Celsi, Adanson, Broussonet, Lassus, Ventenat, Ch. Bonnet, Bénédict de Saussure, Fourcroy, Desessarts, Cavendish, Pallas, Parmentier, Rumford, Olivier, Tenon, Verner, Desmarest, Riche, Brugnières, de Beauvais, Banks, Duhamel, Haüy, Berthollet, Richard, Thouin, Lacépède, Hallé, Corvisart et Pinel.

Les éloges de Cuvier se distinguent par une abondance gracieuse et élégante, qui n'empêche ni la fermeté et la noblesse du style, ni l'exactitude des jugements. Ces éloges présentaient une difficulté particulière : presque tous les savants que le célèbre naturaliste a dû louer ont vécu en pleine Révolution, au milieu des persécutions et des catastrophes ; plusieurs ont été mêlés à la tourmente, les uns pour en être victimes, d'autres pour coopérer aux actes de révolutionnaires. Il fallait, pour apprécier ces faits, beaucoup de tact et de délicatesse, d'autant plus que Cuvier parlait sous Napoléon Ier et Louis XVIII, deux hommes peu favorables à la Révolution. Cuvier s'est tiré très-habilement de ces difficultés. Son éloge de Fourcroy en est un exemple remarquable. Il loue beaucoup son héros de révolutionnaire et ne ménage guère la Révolution. L'éloge de Broussonnet n'est pas moins curieux sous ce rapport : « Chargé avec Vauvilliers de l'approvisionnement de la capitale, dit Cuvier en parlant de Broussonnet, il se vit vingt fois menacé de perdre la vie par ce peuple à qui ses sollicitudes la conservaient, et qui ne se laissait conduire que par ceux-là mêmes dont l'intérêt était de l'affamer... Découragé par le spectacle de tant de folie et d'ingratitude, le chagrin amer qui s'était emparé de lui s'exhala dans ses derniers discours à la Société d'agriculture, et l'on aurait pu croire dès lors qu'il ne serait plus tenté d'essayer ce que ses lumières et son zèle seraient capables de faire pour le bien public. Il vint cependant siéger dans cette assemblée fameuse dont l'existence de quelques mois laissera dans nos fastes des traces si profondes; qui reçut presque à genoux, dans le premier moment de sa réunion, cette constitution dont elle déchira chaque jour quelques pages, etc... » Cuvier raconte ensuite que Broussonnet, persécuté, traqué, fut enfermé dans la citadelle de Montpellier, s'en évada, passa la frontière et se réfugia en Espagne, puis au Maroc. « Que d'amères réflexions dut faire sur la nature humaine et sur les ressorts qui agitent les nations l'homme qui, pour avoir cru un moment que le peuple le plus civilisé de l'Europe pourrait se donner lui-même un gouvernement raisonnable, se voyait réduit à chercher au Maroc un peu de sûreté personnelle ! » On voit que si certaines gens sont quelquefois coupables de partialité en faveur de la Révolution française, c'est un reproche que Cuvier ne mérite en aucune façon; ce n'est pas ici le lieu de lui adresser le reproche contraire, et d'apprécier certaines habiletés de langage par trop jésuitiques.

Bornons-nous à apprécier l'écrivain. Nul n'a possédé à un degré plus éminent que Cuvier l'art de peindre et de caractériser les époques scientifiques, de résumer en quelques phrases saisissantes l'histoire entière d'une période de découvertes. Ecoutez plutôt ce passage de l'éloge d'Haüy : « Les lois du mouvement réduites à une seule formule, le ciel soumis tout entier à la géométrie ; ses espaces s'agrandissant et se peuplant d'astres inconnus; la route des globes fixée plus rigoureusement que jamais et dans le temps et dans l'espace; la terre pesée comme dans une balance ; l'homme s'élevant dans les nues, traversant les mers sans le secours des vents ; les mystères compliqués de la chimie ramenés à quelques faits simples et clairs; la liste des êtres naturels décuplée dans tous les genres; leurs rapports établis d'une manière irrévocable sur l'ensemble de leur structure interne et externe ; l'histoire même de la terre dans les siècles reculés étudiée enfin sur des monuments, et non moins étonnante dans sa vérité qu'elle avait pu le paraître dans ses conceptions fantastiques... spectacle magnifique et inouï, qu'il nous a été donné de contempler, mais qui nous rend aussi bien amère la disparition des grands hommes à qui nous en sommes redevables! Peu d'années ont vu descendre au tombeau et Lavoisier, les Priestley, les Cavendish, les Camper, les de Saussure, les Lagrange; et qui ne serait effrayé de l'accélération de nos pertes, lorsque quelques mois nous enlèvent Herschel et Delambre, Haüy et Berthollet, et qu'à peine nos forces suffisent pour leur rendre dans le temps prescrit l'hommage qui leur est dû par les sociétés dont ils étaient l'ornement ! »

Cuvier n'est-il pas véritablement le Bossuet de l'Académie des sciences? Malheureusement, son esprit politique est bien loin d'être à la hauteur de son génie scientifique. Sous Napoléon Ier il avait été plus que soumis à l'autorité; sous Louis XVIII, voici comment il s'en justifiera : « Sans doute, dit Cuvier en parlant de Lacépède, il ne prévoyait alors ni les événements, ni l'exemple qui se succéderont, ni la part qu'il se vit obligé d'y prendre. On s'en souvient trop pour que nous ayons besoin d'en parler en détail; mais nous ne croyons pas avoir encore besoin de nous justifier. Déjà l'on n'est pas soi-même quand on parle au nom d'un corps qui vous dicte les sentiments que vous devez exprimer et les termes dont vous devez vous servir; et lorsque ce corps n'est libre dans le choix ni des uns ni des autres, tout vestige de personnalité a disparu. Mais ceux qui, en de telles circonstances, ont eu le bonheur de conserver leur obscurité, devraient penser qu'il y a quelque chose d'injuste à reprocher à l'organe d'une compagnie les paroles et les actes que la compagnie lui impose, et, peut-être même, à vouloir qu'une compagnie ait conservé quelque liberté devant celui qui n'en laissait à aucun souverain. »

Éloges prononcés à l'Académie de médecine, par Pariset. Pariset a prononcé ces éloges à l'Académie de médecine, dont il fut nommé secrétaire perpétuel en 1825. L'auteur loue indistinctement tout le monde. C'est un véritable panégyriste, qui n'a que des paroles d'admiration et de sympathie. D'autre part, il s'attache trop à la personne de la vivisection et néglige l'œuvre. Au lieu d'associer dans une mesure convenable le récit biographique au jugement des travaux, il s'applique principalement à mettre son lecteur à même de juger lui-même, et ne donne de ses œuvres qu'une idée superficielle. De plus, sa critique scientifique est souvent sujette à caution; il est émancipé en fait de religion et de philosophie, mais il ne l'est point en fait de médecine, et il a sur beaucoup de points des idées très-surannées ou très-bizarres.

Pariset a cependant des qualités. Ses *Eloges* sont généralement écrits d'une façon très-remarquable. Ils témoignent des plus éminentes facultés littéraires et d'une généreuse nature. Ils étaient chers à lui le fruit de travaux assidus et opiniâtres. Des qu'il avait prononcé un de ses éloges, il se mettait à travailler celui qu'il devait prononcer l'année suivante. Il en est qu'il a recopié jusqu'à six fois de sa propre main ; d'autres qu'il a changés et refaits complétement, après les avoir composés d'une façon toute différente et lus à plusieurs de ses amis : ainsi celui d'Esquirol était complétement achevé, il avait pris jour pour le lire au conseil de l'Académie, lorsque tout à coup il le trouve détestable et va s'ensevelir au fond de sa retraite pour le refaire de toutes pièces; on ne le voit plus, et, pour quelques son absence, il écrit dans son style pittoresque : « J'avais fait un monstre, je l'étouffe. »

De même pour l'*Eloge de Larrey*. Il y avait mis la dernière main lorsque tout à coup il la trouve indigne de l'Académie. « J'ai brûlé deux fois Moscou, écrit-il, et je ne suis pas content; je recommence. »

Pariset se pénétrait de la manière des grands écrivains et particulièrement de Massillon, de Bourdaloue et de Bossuet. Il notait dans ces auteurs les passages dont il pourrait faire son profit. Tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs. Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait à l'*Eloge de Boyer*.

Ce grand travail, qui peut paraître excessif, n'est pourtant pas trop visible dans les *Eloges* de Pariset. C'est le comble de l'art de donner un air facile et coulant, aisé et simple, à ce qui a coûté de pénibles labeurs et de nombreuses hésitations.

Éloges historiques, prononcés par M. Mignet. Ces *Eloges* composèrent d'abord le premier volume d'un ouvrage en 2 vol. in-8° publié en 1843, sous le titre de *Notices et mémoires historiques*. Depuis, et grâce à l'adjonction de nouveaux morceaux prononcés à l'Académie des sciences morales et politiques, comme les premiers du reste, M. Mignet a pu remplir deux volumes de ses éloges académiques. Ces éloges sont ceux des hommes les plus éminents dans la philosophie, la politique, l'administration et la morale, morts dans la première moitié de ce siècle et depuis la fondation de l'Académie des sciences morales et politiques (1832). En retraçant la vie et en appréciant les travaux de ces hommes considérables, M. Mignet a eu l'occasion de passer en revue la Révolution et ses causes, l'Empire et ses établissements, la Restauration et ses luttes; de rattacher les événements publics à des biographies particulières, et de montrer le développement général des idées dans les œuvres de ceux qui ont tant contribué à leur éclosion.

Ces *Eloges* sont ceux de Sieyès, de Rœderer, de Livingston, de Talleyrand, de Broussais, de Merlin, de Destutt de Tracy et de Daunou.

On peut dire que les *Eloges* de M. Mignet sont de véritables modèles dans l'art de décrire les événements, de peindre les hommes, d'analyser les œuvres et d'en tirer des enseignements. Son éloge, discrète et mesurée, demeure pourtant saisissante; ses louanges comme ses critiques sont sobres, mais vivement senties; son impartialité se soutient toujours inaltérable, et comme que son amour de l'équité et son libéralisme.

L'éloge de Sieyès, prononcé en 1836, est magnifique. C'est un chef-d'œuvre d'appréciation judicieuse et d'éloquence historique. En voici la péroraison : « Appartenant à cette génération qui avait plus vécu jusque-là dans les abstractions que dans les réalités, il croyait que tout ce qui se pensait se pouvait. Il s'exagérait, comme la plupart de ses contemporains, la puissance de l'esprit; il tenait plus compte des droits que des intérêts, des idées que des habitudes; il y avait quelque chose de trop géométrique dans ses déductions, et il ne se souvenait pas assez, en aiguisant les hommes sous son équerre politique, qu'ils sont les pierres animées d'un édifice mouvant. Cependant il a laissé la forte empreinte de son intelligence dans les événements. Il a été l'ami ou le maître des hommes les plus considérables de notre temps. Beaucoup de ses pensées sont devenues des institutions. Il a vu avec un coup d'œil sûr arriver une révolution qui devait le compromettre, et il a donné la main, en 1789, à Mirabeau pour la commencer, et, au 18 brumaire, à Napoléon pour la finir; associant ainsi le plus grand penseur de cette Révolution à son plus éclatant orateur et à son plus puissant capitaine. »

L'éloge de Talleyrand est un chef-d'œuvre d'éloquence incisive et ironique, unie au sentiment de plus juste des événements. Talleyrand n'est pas excusé ni justifié d'avoir été plus souple qu'honnête, plus adroit que consciencieux, plus ambitieux qu'ami sincère du bien public.

Quant à l'éloge de Broussais, on ne pouvait s'attendre à rien de plus impartial et de plus équitable de la part d'un homme professant des idées philosophiques absolument opposées à celles de l'illustre médecin. M. Mignet, spiritualiste convaincu, juge très-largement le philosophe matérialiste : « Ainsi finit, le 17 novembre 1838, à l'âge de soixante-six ans, cet homme d'une force peu commune, qui pourtant avait ses recherches sur lui-même à travers les attaques d'une maladie mortelle, et dont l'activité scientifique ne s'arrêta qu'à l'heure du repos éternel. De sincères regrets et d'universels hommages s'élevèrent de toutes parts; M. Broussais les méritait également. Il n'était pas seulement supérieur par ses découvertes et par ses ouvrages; il était bon, simple, cordial, attachant... Ce réformateur intraitable, cet athlète si impétueux, cet adversaire si violent et si altier, était, dans les habitudes ordinaires de la vie, le plus bienveillant et le plus facile des hommes. »

Destutt de Tracy, un de ces idéologues que le premier Bonaparte détestait, et pour cause, est apprécié d'une façon à la fois intéressante et instructive par M. Mignet. La polémique trancha qui s'engagea entre sa philosophie émanée de Condillac et la nouvelle philosophie restaurée par M. Royer-Collard est racontée avec un charme merveilleux.

Éloges, par Dubois (d'Amiens). Le titre exact de ce recueil est le suivant : *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine* (1845-1863). Cet ouvrage important, qui parut en 1864 en deux volumes in-8°, renferme vingt éloges, qui tous présentent de dans ces auteurs les passages dont il pourrait faire son profit. Tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs. Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait à l'*Eloge de Boyer*.

Ce grand travail, qui peut paraître excessif, n'est pourtant pas trop visible dans les *Eloges* de Pariset. C'est le comble de l'art de donner un air facile et coulant, aisé et simple, ne doit pas chercher à briller dans ces solennités académiques; ses devoirs sont plus sérieux : après avoir exposé l'état de la science, il doit fixer la part que ses contemporains ont eue au progrès du siècle. »

Dubois a mis en tête de ses deux volumes d'*Eloges* une introduction où il apprécie avec beaucoup de justice ses devanciers dans la carrière du panégyrique et de l'histoire académique des savants. Il y expose ses idées sur l'art de composer un éloge, d'après celui de Condorcet, d'Alembert, Thomas, Vicq-d'Azyr, Louis, Cuvier et Pariset. Tous ces hommes, si diversement illustres, sont jugés d'une manière piquante, mais parfois trop sévère. Vicq-d'Azyr et Fontenelle surtout n'y sont guère ménagés.

Dubois, sans avoir précisément une manière à lui, nette et caractéristique, comme la plupart de ses prédécesseurs dans le genre dont il s'agit ici, a pourtant des qualités qui le distinguent : il écrit avec une véritable élégance et juge impartialement les hommes; il mélange habilement et ingénieusement le récit purement biographique à l'analyse des travaux, et présente avec beaucoup de clarté la nature de ceux-ci, montrant leurs connexions diverses et leur vraie place dans l'histoire de la science.

Pariset ouvre en quelque sorte la scène. Il a été l'éloquent interprète de ses contemporains; aussi une sorte de biographie qui ne juge guère, mais qui donne le sommaire des travaux accomplis de son temps. Halley vient ensuite, qui rattache les doctrines du XVIIIe siècle à celles de notre époque. Broussais, chef d'école, réformateur puissant, dialecticien profond, nous est ensuite montré dans son immortelle gloire....

Pour la chirurgie, Dubois étudie successivement : Boyer, qui relie en quelque sorte l'ancienne Académie royale de chirurgie à l'Académie de médecine; Richerand, son élève et son continuateur; Roux, grand chirurgien aussi, mais une série d'accoucheurs célèbres : Antoine Dubois, Capuron, Deneux, Desormeaux et Baudelocque. En physiologie, on voit reparaître Richerand accompagné de Magendie. Richerand résume l'état de la science en un langage clair et élégant; Magendie découvre de nouveaux faits et répand l'usage de la méthode expérimentale. Parmi les représentants des sciences physiques et naturelles, nous voyons se succéder : Richard, le botaniste ; Orfila, le fondateur de la toxicologie, et Thénard, un des chimistes les plus célèbres de ce siècle. Lors deux grandes figures de Georges Cuvier et d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire sont magistralement et impartialement dessinées. L'auteur ne ralentit pas son style grand et sa noble question de personnes, et discute avec beaucoup de sérénité des problèmes nombreux et difficiles.

Les luttes ardentes et les polémiques que nous ont transmises les doctrines de Broussais sont très-bien racontées par Dubois : il avait toutes les qualités d'un chef de parti; et d'abord une conviction profonde, des mouvements passionnés ; on sentait le feu de ses inspirations. Il lisait, il est vrai; mais, chaque instant, il s'arrêtait pour donner libre cours, tantôt à son imagination ou à sa colère, tantôt à son ironie et à ses sarcasmes. Ordinairement il construisait ses phrases, des mouvements d'indignation qui débordaient son âme; il semblait communiquer à ses auditeurs toutes les passions qui l'agitaient; sa voix puissante faisait retentir jusqu'au fond de son amphithéâtre; on l'entendait au dehors, et ceux qui n'avaient pu trouver place sur ses gradins n'en éprouvaient que plus de désir d'entendre ce hardi novateur.

» Parfois, à l'issue de ses leçons, on le voyait s'arrêter sur la place de l'École, entouré d'un groupe d'élèves fanatiques; il semblait menacer du geste cet orgueilleux édifice, apostropher ses professeurs, tonnait à la fois contre leurs fausses doctrines, leur pourpre et leur hermine; on aurait cru voir un philosophe du Portique, ou plutôt un tribun de la jeunesse. Que faitail de plus pour exciter les sympathies de cette ardente jeunesse de la Restauration, qui courait partout où elle croyait entrevoir des tentatives d'opposition? »

Ce tableau est vraiment tracé de main de maître. Le coloris, la vigueur, le mouvement, tout y est; et c'est un tel langage qu'il faut parler pour bien dépeindre la vie d'un homme tel que Broussais.

Éloges et notices biographiques, par François Arago (1854, 2 vol. in-8°; traduction allemande, Leipzig, 1854). Ces éloges ont été lus à l'Académie des sciences. Précédés d'une introduction contenant les notices biographiques des savants nommés ci-après : Prevenel, Volta, Young, Fourier, Watt, Carnot, Ampère, Condorcet, Bailly, Monge, Poisson, Gay-Lussac, Malus, Hipparque, Ptolémée, Al-Mamoun Albategnius, Aboul-Wéfa, Ebn-Jounis, Alphonse X, Regiomontanus, Copernic, Tycho-Brahé, Guillaume IV (landgrave de Hesse), Képler, Galilée, Descartes, Hevélius, l'abbé Picard, J.-D. Cassini, Huygens, Newton, Rœmer, Flamsteed, Halley, Bradley, Dollond, Lacaille, Herschell, Brinkley, Gambart, Laplace, Fermat, Abel, Lejet-Geoffroy, Molière, etc. L'auteur de ces notices n'a pas voulu uniquement écrire l'éloge des savants, ingénieurs, physiciens, géomètres, mathématiciens et astronomes illustres; il s'est proposé de faciliter l'étude de la science, en la mêlant au récit de la vie des hommes qui ont devancé leur siècle par leurs découvertes. Comme le remarque M. Aubigonne, « tandis que, pour être en état d'approfondir les problèmes scientifiques, il faut s'y être préparé par une initiation difficile et patiente, il suffit, au contraire, d'avoir l'esprit un peu cultivé pour prendre intérêt à ce genre de questions, lorsqu'elles se présentent mêlées aux efforts et aux luttes d'une existence individuelle. Ici, point d'appareil scientifique qui rebute et qui fatigue. On aime tout naturellement à suivre l'essor de ces puissantes intelligences qui ont frayé des voies inconnues. On s'intéresse à leur destinée. » La forme biographique adoptée par Arago lui a permis de rendre attachantes des appréciations qui, en dehors du cadre où elles sont comprises, ne pourraient s'adresser qu'aux savants.

Sa méthode consiste à exposer, à propos des travaux des divers savants, l'état de la science au moment où ces travaux se sont produits; puis à décrire les découvertes, les inventions, les progrès obtenus à la suite de ces travaux. Ainsi, dans la notice de Fresnel, qui s'est principalement occupé d'optique, Arago retrace dans deux secrétaires perpétuels, appelés à l'honneur de parler à tour de rôle, pendant trente ans, dans les séances publiques de l'Académie des sciences, se sont fait chacun des mérites si complétement opposées l'une à l'autre, si propre dit qu'ils ont tous deux répudié, chacun à sa façon, les traditions du genre académique; car leurs *Eloges* n'ont plus rien de commun avec ceux de leurs prédécesseurs. Il n'y ont conservé ni forme oratoire, ni préoccupation purement littéraire, ni recherche des traits qui frappent ou qui piquent. Arago fait une étude complète et approfondie de l'homme et du savant, Flourens une esquisse rapide et légère de la méthode.

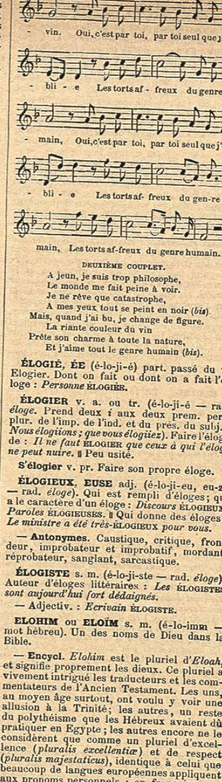
Voici la belle péroraison de l'*Eloge* de Cuvier : « Le temps, qui efface tant d'autres noms, perpétue au contraire et entoure sans cesse d'un nouvel éclat le nom de ces hommes rares qui semblent avoir révélé de nouveaux ressorts dans l'intelligence et donné de nouvelles forces à la pensée. Et comme leur esprit, devançant leur siècle, avait surtout en vue la postérité, ce n'est aussi que de la postérité, ce n'est que de la suite des siècles qu'ils peuvent attendre tout ce qui leur est dû de reconnaissance et d'admiration. »

Éloge d'Homère et de Socrate, ouvrage de Dion Chrysostome. V. DISSERTATIONS, du même auteur.

— Pour les autres ouvrages ou le mot ÉLOGE forme le commencement du titre, v. le nom qui fait l'objet de l'éloge.

Éloge du vin (L'). Cette chanson est tirée d'une pièce intitulée *Lantara*, jouée en 1800 et due à la collaboration de trois vaudevillistes célèbres de l'époque, Barré, Radet et Desfontaines. Les couplets qui vont suivre eurent une grande vogue, grâce à la façon charmante dont l'acteur Joly, du Vaudeville, les chantait; l'air que Doche avait composé exprès est un des meilleurs de ce musicien. Armand Gouffé, autre chansonnier, composa comme pendant l'*Eloge de l'eau*, qui n'eut pas, à beaucoup près, la vogue immense de l'*Eloge du vin*. Une des choses qui contribuèrent encore au succès, outre le mérite littéraire incontestable de cette petite chanson, c'est que tout le monde se souvenait du pauvre Lantara, dont la pièce retraçait la lamentable histoire. Joly la chantait dans une situation saisissante, après avoir fait pleurer la salle sur ce malheureux peintre rempli de talent, dont le nom presque oublié aurait mérité de vivre plus longtemps. On trouve l'air noté au n° 405 de la *Clef du Caveau*.

1er COUPLET.



DEUXIÈME COUPLET.

A jeun, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peine à voir.
Je ne vois plus que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir (*bis*).
Mais, quand j'ai bu, je change de figure.
La rante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain (*bis*).

ÉLOGIER, v. a. ou tr. (é-lo-ji-é — rad. *éloge*. Prend deux *i* aux deux prem. pers. plur. de l'imp. de l'ind. et du pres. du subj. : *Nous éliogions ; que nous éliogiiez*). Faire l'éloge de : *Il ne faut* ÉLOGIER *que ceux à qui l'éloge ne peut nuire*. » Peu usité.

S'élogier v. pr. Faire son propre éloge.

ÉLOGIEUX, EUSE adj. (é-lo-ji-eu, eu-ze — rad. *éloge*). Qui est rempli d'éloges; qui a le caractère d'un éloge : *Discours* ÉLOGIEUX. *Paroles* ÉLOGIEUSES. » Qui donne des éloges : *Le ministre a été très-*ÉLOGIEUX *pour vous*.

— **Antonymes.** Caustique, critique, frondeur, improbateur et improbatif, mordant, réprobateur, sanglant, sarcastique.

ÉLOGISTE s. m. (é-lo-ji-ste — rad. *éloge*). Auteur d'éloges littéraires : *Les* ÉLOGISTES *sont aujourd'hui fort dédaignés*.

— Adjectiv. : *Ecrivain* ÉLOGISTE.

ÉLOHIM ou **ÉLOÏM** s. m. (é-lo-imm — mot hébreu). Un des noms de Dieu dans la Bible.

— **Encycl.** *Elohim* est le pluriel d'*Eloah*, et signifie proprement les dieux. Ce pluriel a vivement intrigué les traducteurs et les commentateurs de l'Ancien Testament. Les uns, au moyen âge surtout, ont voulu y trouver une allusion à la Trinité; les autres, un reste du polythéisme que les Hébreux avaient dû pratiquer en Egypte; les autres encore ne le considèrent que comme un pluriel d'excellence (*pluralis excellentiæ*) et de respect (*pluralis majestaticus*), identique à celui que beaucoup de langues européennes appliquent aux pronoms personnels : on français nous, au lieu de *toi*; en allemand *sie*, eux, au lieu de *du*, *toi*, etc.

Le radical d'*Eloah* se retrouve dans la plupart des langues sémitiques : en arabe *ilah* (avec l'article *allah*), en chaldéen *elah*, en syriaque *aloh*. La Bible emploie indifféremment le mot *Elohim* en parlant de son Dieu unique ou bien des fausses divinités, comme Baal, Dagon, Astarté. Le mot *Jehovah* est exclusivement réservé au vrai Dieu.

L'étymologie de la racine d'*Eloah* est diversement expliquée. On a avancé qu'elle provenait de *el*, une des appellations de la divinité. On a encore, en s'appuyant sur des significations arabes, supposé qu'elle dérivait de mots ayant le sens soit *d'honorer*, soit *d'épouvanter*, attributions qui rentrent bien dans celles de ce Dieu majestueux et terrible de la Bible.

On trouve même désignés, dans le psaume LXXXII, sous le nom d'*Elohim*, les rois et les puissants, mais dans un sens ironique. On a encore, dans certains cas, interprété ce mot par *anges*. Ainsi les Samaritains admettaient que l'homme avait été créé à l'image, non pas de Dieu, mais des anges, parce que le *Sephir Jereschit* se sert du mot *Elohim*. Cette interprétation, qui tenait à des préjugés dogmatiques, a été reprise en sous-œuvre par l'exégèse moderne; elle a cru y voir des traces d'un polythéisme compliqué, antérieur au monothéisme judaïque, et a mis en avant que le monde avait, d'après la Genèse, été créé par la coopération de nombreux dieux inférieurs, les *Elohim*, dont Jehovah devait être considéré comme le chef et le roi.

ÉLOHISTE ou **ÉLOÏSTE** adj. (é-lo-i-ste — rad. *élohim*). Ecrit. sainte. Se dit des passages de la Bible où Dieu est désigné par le mot *Elohim*, par opposition à ceux où il reçoit le nom de *Jehovah* : *Les passages* ÉLOHISTES *du* Pentateuque.

— **Encycl.** L'Etre suprême, dans le *Pentateuque*, est désigné tantôt par le nom d'*Elohim*, tantôt par celui de *Jehovah*. Ces différentes désignations ont amené à croire que le *Pentateuque* tout entier ne datait point de la même époque et n'émanait point du même auteur. On en a conclu que les livres du *Pentateuque* n'étaient pas entièrement de Moïse; mais nous ne voyons pas une raison suffisante pour penser ainsi. Dieu est, il est vrai, appelé de noms différents; mais cela ne se présente-t-il pas souvent dans l'Ancien Testament? En effet, outre ce nom principal de *Jehovah*, nom que les Hébreux déclaraient ineffable, et qu'ils n'auraient osé prononcer, « par la raison que le nom de *Jehovah* renferme généralement toute chose, et que celui qui le prononce met dans sa bouche le monde et toutes les créatures, » il est un grand nombre d'autres noms secondaires pour désigner Dieu. On l'appelle : *Schadai*, celui qui se suffit à lui-même ; *El*, le fort; *Adonai*, le principe; *Elion*, le Très-Haut. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer dans le Pentateuque le nom appelé *Elohim*. Ce nom est, il est vrai, au pluriel; mais il sert toujours au singulier. De plus, il a une signification bien supérieure. Il a pour racine *eloha*, qui veut dire *force*, *puissance*. Jéhovah a pour racine *aia* ou *ava*, qui veut proprement dire *être*. Or, de l'être à la puissance, il n'y a pas loin; et dire de l'Etre suprême qu'il est la force, la puissance suprême, ce n'est pas dire deux choses différentes.

ÉLOI (saint), en latin Eligius, célèbre orfévre, évêque et trésorier du roi Dagobert, patron des artisans qui font usage du marteau, né à Châtelat ou Catillac, près de Limoges, en 588, mort en 659. Son nom, resté populaire, rappelle une vie du travail, de vertu militante et de services rendus à l'humanité et aux arts. Il naquit de parents pauvres, mais de condition libre, et probablement d'origine gallo-romaine. Placé comme apprenti orfévre dans l'atelier monétaire de Limoges, il fit de si grands progrès dans l'art de travailler l'or et l'argent, que Bobbon, trésorier du roi Clotaire II, se l'attacha, et que ce monarque en fit plus tard son orfévre et son monétaire ou trésorier. Il le chargea de la confection d'un siége d'or enrichi de pierreries et lui fournit la quantité d'or nécessaire à ces travaux. Eloi trouva assez de matière pour en faire deux sièges magnifiques qu'il apporta au roi, émerveillé de tant de talent et de probité, et qui le combla de présents. Sous Dagobert Ier, l'artiste conserva ses charges et exécuta de magnifiques travaux, qui prouvent que le luxe avait déjà fait de grands progrès dans ce premier âge de la monarchie barbare, mais qui, malheureusement pour l'histoire de l'art, ont été détruits à l'époque de la Révolution. Il faut citer parmi ces ouvrages les châsses de Saint-Denis, de Sainte-Geneviève, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Séverin ; les bas-reliefs du tombeau de saint Germain, évêque de Paris, etc. Dagobert accorda une telle confiance à Eloi, qu'il ne faisait rien d'important sans prendre son avis et que leurs noms sont restés associés dans les traditions populaires; il lui confia d'importantes négociations et l'envoya (636) vers le duc de Bretagne, Judicaël, qui s'était révolté et avait pris le titre de roi. Eloi prit un tel ascendant sur l'esprit du prince breton, qu'il l'amena à faire sa soumission. Quoiqu'il ne fût encore que laïque, on le voit remplir des fonctions apostoliques, réunir, en 639, le concile d'Orléans pour combattre l'hérésie des monothélites, fonder des monastères et en occuper les moines ou les religieuses à d'utiles travaux. En 640, l'Eglise de Noyon s'étant privé pour évêque, et ce ne fut que postérieurement qu'il reçut la prêtrise et les ordres inférieurs. Son siége épiscopal comprenait, outre Noyon, les Eglises de Vermand et de Tournay et les pays de Gand et de Courtray, encore liévrés à l'idolâtrie. Non-seulement le saint pasteur travailla à la conversion des peuples de son diocèse, mais on le vit encore aller prêcher l'Evangile chez les barbares de la Flandre et jusque chez les Frisons et les hordes sauvages des côtes de la Baltique. En même temps, il donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, achetait les esclaves par centaines sur les marchés publics et leur donnait la liberté, contribuait à la fondation de la plupart des monuments religieux et des institutions pieuses de cette époque, donnait le sépulture aux corps des suppliciés et acquérait par ses bonnes œuvres une telle renommée de charité, qu'on répondait à l'étranger qui cherchait sa demeure : « Là où vous verrez un grand concours de pauvres, vous trouverez Eloi. »

Les devoirs de l'épiscopat ne l'absorbaient pas entièrement; il avait conservé sa charge de monétaire et ne cessa jamais de s'occuper de ses beaux travaux d'orfévrerie. Quant aux nombreux miracles que les légendes lui attribuent, il semble inutile de les rapporter. Les véritables miracles de saint Eloi furent les chefs-d'œuvre de son industrie, à une époque où les arts étaient dans l'enfance, sa tendre sollicitude pour toutes ces misères humaines et son inépuisable charité, dans un temps de violence et de barba-